

Actualité de
l'Annapurna ?

Annales GHM 2000

© Pierre Chapoutot 2005

L'ANNAPURNA GRAVI !

Le premier « 8.000 » est conquis : l'expédition française à l'Himalaya a gravi l'Annapurna (8.078 mètres).

Ce sont Maurice Herzog, chef de l'expédition, et Louis Lachenal qui sont parvenus au sommet le 3 juin, à 14 h., devançant leurs camarades prêts à les relayer.

Ce magnifique succès marque un tournant dans l'assaut des plus hauts sommets du monde. Et les conditions de la réussite ajoutent encore à sa valeur : ce n'était pas vers une montagne déjà reconnue que s'était dirigée notre expédition, mais dans des massifs inexplorés.

Nos camarades ont donc procédé à une véritable exploration avant de choisir un sommet et un itinéraire et de tenter leur chance.

La conquête, d'un seul coup, du plus haut sommet qui ait été atteint par l'homme est une splendide consécration de l'alpinisme français.

Notre joie serait immense si Maurice Herzog et Louis Lachenal n'avaient été très sévèrement atteints par le froid et les avalanches, qui éprouvèrent durement les cordées d'assaut au cours d'une descente tout à fait dramatique. Mais ce prix, si cher, l'a effacée.

Aussi, est-ce avec infiniment d'émotion que nous exprimons au chef et aux membres de notre expédition les félicitations du Club Alpin Français, empreintes, hélas ! du sceau d'une tristesse indélébile, mais marquées aussi de l'affection la plus vraie.

Lucien DEVIES,

Président du C. A. F.

et de la F. F. M.

L'annonce de la conquête de l'Annapurna par Lucien Devies, dans *La Montagne* (n° 348/avril-juin 1950 p. 26). Un triomphalisme fortement tempéré par le commentaire, avec cette idée qu'il s'agit d'une victoire sans joie...

Pierre Chapoutot

Actualité de l'Annapurna ?

Si les Annales ont choisi de consacrer un dossier au cinquantenaire de l'ascension de l'Annapurna, le 3 juin 1950, ce n'est pas seulement pour céder à la manie des commémorations franco-françaises. C'est surtout parce que cela permet de mieux mesurer l'importance historique de cet événement, que ce soit pour le développement de l'himalayisme ou pour la société française elle-même. Car la conquête de l'Annapurna a bel et bien fini par devenir un véritable fait de société. Quand les huit membres de l'expédition ont quitté Orly le 30 mars 1950, avec comme objectif la conquête du Dhaulagiri, c'est à peine si on y a prêté attention : l'événement du jour, c'était la mort de Léon Blum. Mais lorsqu'ils reviennent, en juillet, après que l'expédition a failli tourner à la catastrophe, ils sont accueillis en héros, et la vague d'enthousiasme suscitée par la conquête du sommet de substitution, l'Annapurna, va déferler pendant des mois et des mois. Et par un processus d'identification apparemment irrésistible, c'est sur la personne de Maurice Herzog que va se cristalliser l'élan collectif.

Ce n'est pas sans raisons. S'il y a un point qui fait l'unanimité dans tous les récits disponibles de l'expédition, c'est bien le fait que Maurice Herzog était habité par une volonté de réussir et une détermination hors du commun, au point que s'il avait fallu faire le sommet seul, c'est seul qu'il l'aurait fait. Il n'en reste pas moins qu'il s'agissait de la réussite d'une équipe, et que tout le talent d'Herzog avait été d'avoir su l'animer, la dynamiser en vue de ce qui était un objectif commun. La tactique employée, avec des cordées légères se relayant pour grignoter l'altitude tout en assurant le soutien des cordées de pointe, avait été déterminante, tout en mettant bien en relief l'importance de la dynamique d'équipe. Ce sont les circonstances seules qui ont finalement placé Herzog et Lachenal dans une position particulière.

Mais après une très belle réussite alpine, survient sans transition la catastrophe. Il est miraculeux que tous aient survécu, mais à quel prix ! Si une expédition anonyme revenait avec deux blessés graves, même après avoir réussi le sommet, il n'est pas sûr qu'on lui tresserait des couronnes. Et en tout cas, ce ne sont pas les blessures reçues qui suffissent à désigner des héros. Mieux : si l'on cherche à quel moment l'expédition de l'Annapurna est vraiment visitée par l'héroïsme, c'est dans la phase de l'évacuation de la montagne qu'il faut chercher. Il suffit pour cela de relire le récit de Maurice Herzog, qui a lui-même désigné les vrais héros : ce sont Terray et Rébuffat, sans qui les vainqueurs du sommet n'auraient jamais survécu ; peut-être Schatz et Couzy, dont on oublierait presque qu'ils étaient sur les lieux, et qui ont beaucoup risqué pour aller chercher les naufragés ; et assurément les Sherpas qui ont assuré presque seuls l'évacuation à partir du camp II. Écoutons Phu Tharkay

Les jeunes Français et l'Annapurna : une impériale ignorance

Sondage effectué en mai 2000 au Lycée d'Albertville (Savoie). Résultats sur 544 réponses. 60 des répondants appartiennent à la Section Ski de Haut Niveau (SSHN). On est donc dans les Alpes, en principe à proximité des réalités montagnardes...

1 – Il existe sur la terre 14 sommets de plus de 8000 m.

Comment s'appelle le plus élevé ?

La quasi totalité (98 %) arrivent à le situer dans l'Himalaya, mais seulement un peu plus des 3/4 peuvent citer l'Everest, parfois confondu (2.5 %) avec d'autres entités comme l'Himalaya, le K2 ou même... le Mont-Blanc (4 fois). Plus de 5 % citent le K2, et l'Annapurna est citée 1 fois. On trouve aussi le Kilimandjaro (5 fois), le Mont-Blanc (4 fois) ou le Toubkal... 7 lycéens ne donnent aucune réponse.

2 – Le 3 juin 1950, deux alpinistes français ont réussi à gravir un de ces sommets, haut de 8091 m. C'était la première fois qu'un plus de 8000 était conquis.

Quel est le nom de ce sommet ?

Plus de la moitié (près de 54 %) ne donnent aucune réponse, ou une réponse manifestement farfelue. Le sommet le plus souvent cité est l'Everest (85 fois, soit près de 16 %), suivi du K2 (50 fois, soit plus de 9 %). L'Annapurna est citée 45 fois (8.3 %), quitte à être confondue avec le K2. À noter que la SSHN répond encore plus médiocrement que la moyenne des sondés... Sont également cités le Kilimandjaro (13 fois), le Mont-Blanc (12), le McKinley (4) ou l'Aconcagua (1).

3 – Comment se nommaient ces deux hommes ?

Panique à bord ! 95 % ne donnent aucune réponse, ou une réponse totalement farfelue (du type "Boule et Bill" ou "Johnny et Sylvie", à 39 reprises). Il n'y a que 39 réponses à peu près recevables. Elles donnent nettement l'avantage à... Frison-Roche, cité 17 fois de façon plus ou moins exacte (3.1 %). Il y a 3 (trois) réponses exactes (0.55 %), Herzog étant cité seul 12 fois (2.2 %) et 1 fois en compagnie de Pierre Mazot (sic). Herzog est donc finalement nommé 16 fois (2.9 %), soit cinq fois plus que Lachenal, qui n'est jamais cité seul. Un bulletin indique "Frison-Roche et Monal", ce qui rapproche peut-être de Lachenal (?). On trouve aussi Rébuffat (2 fois), Mazeaud (2), Lafaille (1) ou Tazieff (1). Enfin, on pourra valider cette réponse : "Je ne sais pas, mais ils sont très forts"...

Conclusion : un Français du nom de Frison-Roche aurait remporté en 1950 une grande victoire en réussissant l'ascension de l'Everest, premier 8000... !

Et cette autre conclusion : un nombre non négligeable de bulletins indiquent que les répondants ont "pompé" les uns sur les autres, alors qu'il s'agissait d'une enquête anonyme, extra-scolaire et privée d'enjeu ! Peut-être le principal enseignement de l'exercice... La tricherie serait-elle la seconde nature lycéenne par excellence ?

lorsqu'il évoque ces instants : "On a vraiment failli mourir. Herzog était grand et costaud. En le portant 10 à 15 minutes on avait le sang qui montait dans la bouche. Mais on l'a transporté comme ça, à tour de rôle, jusqu'en bas."

Il y a donc un " phénomène Annapurna ", dont il faudra rechercher l'explication loin des sommets himalayens, en s'engageant au moins sur deux pistes : la situation de l'alpinisme français en 1950, et les attentes profondes (souvent inconscientes) de la société française au même moment.

1950 n'est pas une année faste. Elle clôt une décennie marquée par plus de malheurs que de moments de grâce. La formidable euphorie de la Libération, en 1944, est vite retombée. C'est toujours la Reconstruction, la vie est difficile, l'inflation sévit. Il faut près de 400 F pour acheter 1 dollar. Depuis la dislocation des forces issues de la Résistance, entamée le 21 janvier 1946 par la démission du général De Gaulle, la vie politique va à vau-l'eau. La IVème République étale le spectacle pitoyable de l'impuissance gouvernementale et de ce régime des partis qui s'apparente à un jeu de massacre. Le temps d'aller et venir, l'expédition de l'Annapurna aura connu trois gouvernements : elle part sous Bidault, revient sous Pleven, et entre temps il y a eu un gouvernement Queuille de quatre jours. Le seul élément de stabilité est le Président de la République, Vincent Auriol, mais il est démuné de tout pouvoir. Pour une partie de l'opinion publique, la solution est dans le retour de De Gaulle : déjà, le besoin d'un héros...

Le contexte international, lui, est franchement sinistre. C'est la guerre froide, et elle sent le roussi. En Europe, on sort à peine du blocus de Berlin. Staline vient d'exhiber la première bombe A soviétique, le Président Truman ordonne que les Etats-Unis mettent au point une bombe H. En Chine, c'est le triomphe des communistes de Mao, et toute l'Asie s'embrace. À leur retour, Herzog et ses compagnons apprendront qu'une guerre terrible vient de commencer, après que les forces communistes de la Corée du Nord aient attaqué la Corée du Sud, le 25 juin 1950. Les Etats-Unis interviennent au secours de cette dernière, la France envoie un bataillon de volontaires. En octobre, la Chine rouge se jette dans le conflit du côté du Nord. Est-ce le début d'une troisième guerre mondiale ? On le craint.

La France est concernée, en Europe comme en Asie. Les tensions de la guerre froide incitent les dirigeants français à jeter les bases d'une coopération étroite avec la nouvelle Allemagne, cette RFA tout juste créée. En mai 1950 est lancé le Plan Schuman, ébauche de la Communauté charbon-acier. En octobre, ce sera le Plan Pleven portant le projet d'une armée européenne, embryon d'une C.E.D. qui ne verra jamais le jour. En fait, ce sont là les premiers pas d'une construction européenne riche d'avenir, imaginée par un maître d'œuvre qui est un stratège de l'ombre, Jean Monnet. Lui sait ce qui en sortira, mais l'opinion qui réagit à court terme voit surtout que l'on tend la main à l'ennemi d'hier, et beaucoup s'effraient ou s'indignent qu'on puisse lui permettre de réarmer. En octobre, la durée du service militaire est portée de 12 à 18 mois. Que se prépare-t-il en Europe ?

Le budget de l'expédition

Le budget s'est monté à 14 millions de francs de l'époque. Pour connaître l'équivalent en francs 1998, il faut appliquer un taux de conversion de 0.157, ce qui donne 2.2 millions actuels. Il faudrait évidemment pouvoir affiner en comparant les coûts réels des différents postes.

La plus grosse part a été apportée par l'Etat (6 millions) et les institutions alpines (FFM, CAF, Comité de l'Himalaya, GHM), toutes pilotées à l'époque par Lucien Devies. Enfin, il y a eu une souscription nationale qui a ramené en gros 4.5 millions.

Dans le cadre de cette souscription, les plus gros donateurs ont été des établissements financiers et industriels, pour près de 3 millions. L'industrie a donné 1.6 million, dont 500000 F pour la firme Kléber-Colombes, dans laquelle Maurice Herzog était cadre. Mais il y a aussi une grosse participation de la sidérurgie, à commencer par les Forges d'Alès (450000 F). La Banque de France donne 500000 F, devant un bon nombre de banques d'affaires, souvent basées dans l'Outre-Mer.

375 personnes privées apportent 850 000 F, mais on compte 3 dons de 100 000 F, et 10 dons couvrent la moitié du total. On relève des collectes dans des entreprises, des établissements scolaires (le lycée Buffon, Polytechnique..) ou même des quartiers (Passy).

Diverses associations sportives, pas nécessairement alpines, ont contribué. Quant aux sections du CAF, elles apportent une contribution de 530000 F, de façon plus ou moins spontanée. Paris, Lyon, Strasbourg, Tours... donnent de grosses sommes. Mais on sent aussi des réticences : les trois plus mauvais donateurs sont Roanne (1000 F), Albertville (1800 F) et Bourg-St-Maurice (500 F... soit 78.5 F au taux actuel). On peut imaginer que le téléphone présidentiel a dû faire quelques rappels à l'ordre depuis la rue de La Boétie !

Il faudra ajouter à cela les fournisseurs qui donnent du matériel ou accordent des réductions. Après le retour, une liste complémentaire de 19 sponsors comporte 13 fournisseurs de produits pharmaceutiques. Quant à la Cie Air-France, elle prend à sa charge le rapatriement de l'expédition.

Lionel Terray : pas le dernier à pousser des cocoricos !

“En silence, j'écoute le récit de ces heures glorieuses. Ainsi, par leur volonté inflexible, leur courage et leur abnégation, mes compagnons avaient su remporter cette victoire sans valeur matérielle pour laquelle, malgré des risques mortels, toute l'équipe avait combattu avec la dernière énergie. Grâce à l'effort désespéré de ces deux héros, des années de rêves et de préparation connaissaient enfin leur aboutissement. Le travail formidable de ceux qui, à la gloire de notre pays et pour un pur idéal avaient rendu possible cette conquête symbolique, n'avait pas été vain. Avec quel panache bien français Herzog et Lachenal avaient couronné cet édifice si péniblement construit ! Grâce à eux, notre race si décriée avait donné au monde le plus bel exemple de ses vertus immortelles. Ainsi l'œuvre entreprise pouvait être perpétuée, notre jeunesse pourrait suivre l'exemple des aînés et sans doute faire mieux encore.”

Alpinisme, novembre 1950 p. 145. Repris dans *Les Conquistadors de l'inutile*.

La guerre, on la fait déjà, en Indochine. Depuis l'hiver 1946-47 le destin de l'Union Française (aléatoire tentative de ravaudage d'un empire colonial qui fait eau de toutes parts, notamment en Tunisie) se joue là-bas. C'est une guerre impopulaire, à laquelle on ne s'intéresse que quand surviennent de mauvaises nouvelles. C'est le cas en 1950. La victoire communiste en Chine renforce de façon décisive le camp des adversaires de la France. Pékin et Moscou reconnaissent officiellement le gouvernement révolutionnaire de Hô-Chi-Minh, le chef du Viêtminh. De lointaine expédition coloniale indéchiffrable, la guerre d'Indochine devient une lutte pour la défense du Monde Libre, bientôt financée par l'aide américaine. Mais les choses tournent mal, les revers se succèdent, en octobre ce seront même des désastres au Tonkin. En décembre, le gouvernement envoie là-bas le général De Lattre de Tassigny, l'un des rares chefs militaires de la guerre de 1940-45 qui puisse réellement être considéré comme un vainqueur, à la tête de la Division Rhin & Danube. La mission qu'on lui confie en Indochine est une mission impossible, mais on attend de lui des miracles : ici aussi, la France est en attente de héros.

Il n'y a évidemment aucun rapport direct entre la victoire sur l'Annapurna et les désarrois de l'opinion française. Mais pour beaucoup de gens, ces désarrois peuvent trouver une réponse dans l'incarnation du sauveur ou du héros. Dans quelle mesure l'enthousiasme qui, à partir de janvier 1951, accompagne les conférences sur l'Annapurna à la Salle Pleyel contribue-t-il à étouffer l'écho des désastres indochinois ? Nous n'en savons rien, et il n'y a probablement aucune manipulation là-dedans. En revanche, il y a peut-être une espèce de réflexe collectif inconscient. Une chose est sûre : l'aventure des hommes de l'Annapurna tombait à pic pour répondre à une attente.

L'autre plan, c'est l'état de l'alpinisme français au même moment. Là aussi il convient de resituer les choses dans leur contexte, et il est capital de comprendre que, pour l'alpinisme, les années de guerre n'ont absolument pas signifié une interruption ou une rupture. 1950 est l'aboutissement de tout ce qui s'est passé depuis les années trente, la vraie transition se situant vers 1933-1934, quand on passe d'un alpinisme "classique", presque académique, à un alpinisme moderne très bien illustré par des personnalités comme Pierre Allain ou Maurice Fourastier. Et il est significatif que les novateurs soient désormais des amateurs issus des villes et des classes moyennes : la mutation est d'abord sociologique et culturelle. Naturellement, elle se fait en parallèle avec ce qui se passe en Italie ou en Allemagne, mais dans un contexte idéologique (heureusement) différent.

On ne prête sans doute pas assez d'attention au fait que cette modernisation de l'alpinisme n'est pas un fait isolé, mais accompagne exactement celle de la société française toute entière. La France a épousé tardivement le XX^{ème} siècle, et elle l'a souvent fait à reculons. Mais contrairement à ce qu'on croit souvent, la conversion a commencé avant la guerre, et non après, le point de décantation se situant vers 1935-1938. Seulement, comme la tourmente de 1940-45 a complètement brouillé les cartes et les repères, on a du mal à percevoir la profondeur des transformations

Le gag des Editions Larousse (ou le jeu des 7 erreurs)

En 1986, Larousse publie une encyclopédie illustrée dont l'ambition est de raconter l'histoire au jour le jour. À la date du 3 juin 1950, on lit ceci :

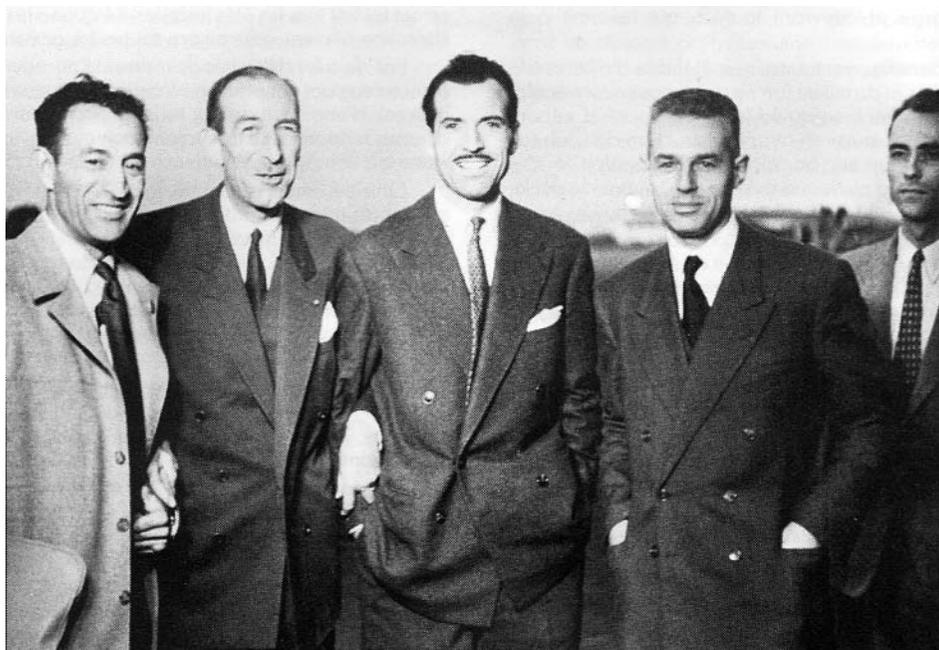
“L'expédition française dans l'Himalaya a réussi un exploit sans précédent. Pour la première fois, une équipe d'alpinistes est parvenue au sommet de l'Annapurna, dans le Népal, point culminant de l'Himalaya : 8078 m. Jamais une telle altitude n'avait été atteinte.

Partie du camp installé sur la face nord, l'équipe, dirigée par Maurice Herzog et composée de Lachenal, Rebuffat, Terray, Schatz, Noyelle et du Dr Oudot, a dû se battre contre de sérieuses difficultés. Le temps était un handicap de taille : en cette saison, l'Himalaya est balayée (sic) par des masses d'air venues de l'océan Indien qui provoquent de violents tourbillons. L'absence de cartes précises et fiables a également gêné leur progression. M. Herzog écrit : “ Les cartes sont fausses, c'est de la pleine exploration. ”

Des tests médicaux réguliers prouvent que toute l'équipe est en parfaite forme physique. Son moral est également excellent, ce qui n'est pas étonnant après une telle victoire.”

Chronique du XXème siècle (éd. Larousse), p. 746

Le “Cinq majeur” de l'alpinisme français dans les années cinquante



De gauche à droite : Jean Franco, Henry de Ségogne,
Maurice Herzog, Lucien Devies, Jean Couzy.

entamées dès cette époque. Pourtant, derrière une façade extraordinairement chaotique, il y a une très forte cohérence des évolutions sur une période clé qui va, grosso modo, de 1933 à 1968.

Ce n'est pas différent pour l'alpinisme. Ce qui se passe en 1950 est dans la logique de ce qui s'est mis en place avant la guerre, qu'il s'agisse des conceptions ou des institutions. Il est révélateur, par exemple, que ces dernières aient trouvé leur configuration actuelle du fait des initiatives successives du Front Populaire, du gouvernement Daladier, du régime de Vichy, puis du gouvernement de la Libération, pratiquement sans qu'il y ait de contradictions ni au niveau des objectifs, ni au niveau des hommes. Cette continuité, deux hommes peuvent l'incarner : Henry de Ségogne et Lucien Devies, le second prenant le relais du premier. Et c'est lui qui est le concepteur et le cerveau de l'expédition de l'Annapurna. Ce n'est pas par hasard. Comme Jean Monnet pour la modernisation économique ou le projet européen, Lucien Devies est un des rares hommes à avoir pensé l'alpinisme en visionnaire, tout en sachant rester, lui aussi, un "stratège de l'ombre". On peut évidemment contester ses choix, ses préjugés élitistes, la volonté d'inscrire l'alpinisme dans le registre de la gloire et du prestige national. Mais le fait est qu'il a très largement su faire aboutir ses vues, avec le tempérament et les méthodes qui étaient les siens, impérieux, voire autoritaires, en homme peu disposé à reculer devant les obstacles. Notre alpinisme en a très profondément été influencé, au moins jusqu'au début des années 1970.

Naturellement, cela ne pouvait faire l'unanimité. Parmi les hommes de l'Annapurna, il y en eut au moins un - Gaston Rébuffat - pour se démarquer nettement de ces orientations. Encore faut-il observer qu'il ne l'a longtemps fait que de manière implicite, par la mise en scène d'un "alpinisme à visage humain" qui était une dénonciation muette de l'autre, chose que l'on n'a pas toujours bien comprise à l'époque. Il a fallu attendre 1983 pour que Rébuffat se livre publiquement, dans un entretien publié dans *l'Année-Montagne*, avec une brutalité très inhabituelle chez lui, mais qui surgissait dans l'intimité chaque fois qu'il était question de l'Annapurna : "Le point de départ de cette série de déviations, c'est l'Annapurna. [...] Avoir voulu glorifier l'alpinisme en en faisant un sport d'élite est une escroquerie. Le type qui, en France, a contribué de façon négative à cela, c'est Lucien Devies. [II] n'a jamais été sensible qu'à la performance, tout ce qu'il a pu écrire est basé sur l'exploit. Je ne dis pas que l'exploit n'existe pas, qu'il ne fasse pas partie du plaisir, mais ce n'est qu'une facette des choses. Pour Devies, les conférences s'appelaient "Victoire sur l'Annapurna", et moi j'ai été influencé par tout cela. Quand, peu après, il y eut le Jannu, le mot victoire n'était plus assez fort, alors on a titré "Triomphe au Jannu". En 53, quand les Anglais ont fait l'Everest, ça s'appelait comment ? "The Ascent", c'est-à-dire l'ascension. Ça remet les choses en place."

La véhémence de Rébuffat a le grand mérite, en effet, de situer parfaitement les choses. D'un point de vue historique, la conquête de l'Annapurna est un très bel exploit, une date importante, une étape significative, et pour l'alpinisme français le

Victory, or not victory ?



GENERAL SIR JOHN HUNT

avec la collaboration de Sir Edmund Hillary et des autres membres de l'Expédition

VICTOIRE SUR L'EVEREST

L'annonce du livre de John Hunt sur l'Everest (LM n° 364, décembre 1953). Une annonce en trompe-l'oeil : le titre anglais est bien "The ascent of Everest". C'est le traducteur, Bernard Pierre, qui introduit dans le titre français le mot "Victoire"...

Une publicité sans éclat

L'exploitation publicitaire de la conquête de l'Annapurna paraît étonnamment modeste, et de brève durée. Dans la revue du CAF (*La Montagne*), on ne relève qu'une douzaine d'annonceurs, dont 3 pour les matériels optiques (FOCA, Huet et Mycra), 2 pour les aliments énergétiques (Tonimalt et Canarski), 3 pour les produits textiles (Nylon de France, Nivôse et Tentes Himalaya) et 4 divers (montres Lip, fixations Ramy, crèmes Jych et magasins Pierre Allain). Dès 1953, il ne reste qu'un annonceur (FOCA) pour faire encore référence à l'Annapurna. Un grand absent : Kléber-Colombes, pourtant principal sponsor privé. Mais il est vrai que le fabricant de pneumatiques a été dépossédé de "sa" photo du sommet par de mystérieuses manipulations : il faudra attendre 1997 pour qu'elle réapparaisse au grand jour (voir page 86)...

point de départ d'une période faste. D'un point de vue symbolique, c'est incontestablement un événement surdimensionné, mais dont la portée échappe en réalité à ses protagonistes, et qui jette un éclairage parfois surprenant sur les mécanismes inconscients de la société française. On aurait tort d'imaginer que tout cela est complètement enfoui dans le passé. De qui les alpinistes d'aujourd'hui sont-ils les héritiers ? Certes, les considérations de prestige national ne semblent plus de mise, même s'il subsiste des régimes pour inscrire encore des enjeux politiques ou nationalistes dans l'acte de grimper, à l'instar par exemple du régime chinois pour tout ce qui touche au Tibet.



Mais on se fait probablement des illusions si on s' imagine que l'alpinisme a cessé d'être influencé par tel ou tel contexte idéologique. Les récents écrits de Jon Krakauer ou de Greg Child sont là pour nous rappeler qu'un alpinisme de marché a avantageusement pris la place de l'alpinisme national, et il n'est pas sûr que les valeurs de l'humanisme aient gagné au change. Il suffit pour s'en convaincre de lire le chapitre que Child consacre à l'Everest dans *Cartes postales de la vire*. Quant à l'alpinisme de pointe, il est plus que jamais conditionné par un culte de la performance et de la surenchère que ne renierait aucun théoricien de l'ultra-libéralisme. On a l'alpinisme qu'on peut, et les héros qu'on mérite : ceux des années cinquante ne manquaient vraiment pas de panache...

* * *

Ci-dessus : photo extraite de Cartes postales de la vire, de Greg Child (éd. Guérin). Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Il n'était évidemment pas possible de paraître ignorer la polémique qui s'est installée depuis quelques années au sujet de la conquête de l'Annapurna et de ses suites. Les données en sont connues : Maurice Herzog et les dirigeants de l'alpinisme français auraient organisé autour de l'événement un coup médiatique magistral, qui aurait eu pour conséquence de donner de son déroulement une description idéalisée et romancée, par le moyen d'un discours univoque et captif, pour le plus grand bénéfice (moral et matériel) du seul Herzog. De ce fait, les autres acteurs de l'expédition, à commencer par Louis Lachenal, auraient été privés de la reconnaissance à laquelle ils avaient droit.

C'est un fait que Maurice Herzog a su bâtir sur l'Annapurna une carrière d'homme public qui n'aurait sans doute jamais existé sans cela. La célébration du cinquantenaire a donné aux médias l'occasion d'agiter ces aspects (voir notre "revue de presse", page 107), au risque parfois de quelques mélanges. Tout homme public encourt le risque de recevoir des jugements, qu'ils soient flatteurs ou sévères : ce sont les risques du métier, mais cela n'engage en rien l'alpinisme. Par ailleurs, la révélation des tensions ou des incidents survenus pendant l'expédition n'étonnera que ceux qui croient au Père Noël : les alpinistes sont des gens impossibles, et une expédition représente le cadre idéal pour porter les tensions préexistantes à leur point de fusion - celle de l'Annapurna y a d'autant moins échappé qu'elle réunissait tous les ingrédients pour corser les choses, que ce soit par sa durée exceptionnelle ou la sévérité des conditions rencontrées. Quant à l'idéalisation du récit, c'est un phénomène des plus banals, qui plombe notre littérature depuis qu'elle existe.

Le vrai problème, c'est bien la différence de traitement des protagonistes dans la mémoire collective. Mais faut-il y voir les effets d'une sorte de complot ? C'est tout l'intérêt de l'article de Philippe Joutard de démontrer que le mécanisme de l'instrumentalisation d'un héros unique aux dépens des autres acteurs, a fonctionné dès les origines de l'alpinisme, en l'occurrence au détriment du Dr Paccard pour la conquête du Mont-Blanc (voir page 103). Et l'on pourrait ajouter mille autres exemples, qu'il s'agisse du Mont Aiguille (au bénéfice d'Antoine de Ville), de la Meije (où Pierre Gaspard père efface totalement son fils Pierre, et presque autant Castelnau) ou de la Dibona (qui sait que la *voie Boell* a été ouverte en tête par Alain Le Ray ?). En somme, Maurice Herzog aurait simplement bénéficié (avec peut-être beaucoup de complaisance) d'un mécanisme très banal, favorisé par le contexte particulier des années cinquante.

Cette polémique serait sans intérêt si elle ne nous incitait quand même à réfléchir sur un problème intemporel, qui est celui de notre vérité à tous. Il serait stupide d'imaginer que cette question ne se poserait plus, à l'heure où tant d'intérêts matériels et professionnels envahissent - ou corrompent - l'âme de l'alpinisme. À propos de l'Annapurna, deux documents sont récemment venus poser cette question de la vérité. C'est d'abord le film réalisé pour Canal + par Bernard George et Bruno Gallet, *Annapurna, histoire d'une légende*, avec un texte écrit par Gérard Miller. Si le premier et le troisième sont extérieurs au monde de l'alpinisme, il reste que leur

regard est d'une grande perspicacité, tout en éclairant des aspects trop souvent dédaignés. On trouvera ici de très larges extraits du script de ce document (page 75). Ils seront illustrés d'une part par des documents d'époque (photos, documents publicitaires, textes ou notes d'information), d'autre part par des extraits du livre de David Roberts, *Une affaire de cordée*, publié en mai 2000 par notre ami éditeur Michel Guérin.

Le fait de présenter ces extraits ne signifie pas nécessairement qu'on en cautionne le contenu. Il s'agit tout simplement d'une démarche informative : présenté un peu hâtivement comme un objet de scandale, ce livre a des qualités incontestables, à commencer par son côté captivant, même s'il utilise abondamment des sources que beaucoup d'entre nous connaissaient déjà. Je lui ferai néanmoins deux reproches sérieux. Le premier, c'est de porter sur les réalités françaises et européennes des années 1940-1950 un regard et des jugements qui trahissent une très grande ignorance de ce qu'elles ont été - et parfois avec une désinvolture difficile à admettre. Ce ne serait pas très grave si cette enquête ne se voulait rigoureuse et ne cherchait pas à tout moment la caution de l'histoire. Or, Roberts se sert de l'histoire sans la connaître, et même visiblement sans avoir eu le souci de combler ses lacunes autrement que par le recours à l'ironie. La façon dont il parle de l'état d'esprit de la France occupée, par exemple, prouve qu'il n'a rien compris au problème. Il existe pourtant sur ce sujet d'excellents historiens américains, à commencer par Robert Paxton. En histoire, la dérision n'a pas plus de valeur que le révisionnisme ou la repentance, et l'absence de rigueur sur des points précis compromet la crédibilité de la thèse que l'on défend.

L'autre reproche, c'est le côté systématique de la démonstration. Car le livre est en fait un réquisitoire contre Maurice Herzog, dans un procès jugé d'avance. Le cite-t-on ? C'est pour affirmer qu'il travestit les faits ou se laisse emporter par son ego. Cite-t-on qui que ce soit d'autre ? Ce sera pour considérer son témoignage comme parole d'évangile, pour peu qu'il soit défavorable à Herzog. Il est possible que les flèches dirigées contre lui soient méritées, mais on aurait apprécié que le doute profite parfois un peu plus à l'accusé. Ajoutons que certains des extraits qui figurent dans les pages qui suivent ont été choisis précisément pour illustrer ces défauts.

Il reste que ce livre est loin d'être inutile, dans la mesure où il pousse le lecteur dans ses retranchements, l'obligeant à réfléchir sur sa propre vérité - en somme, une petite cure de maïeutique alpine, mais où il est conseillé de ne pas oublier les pincettes...!